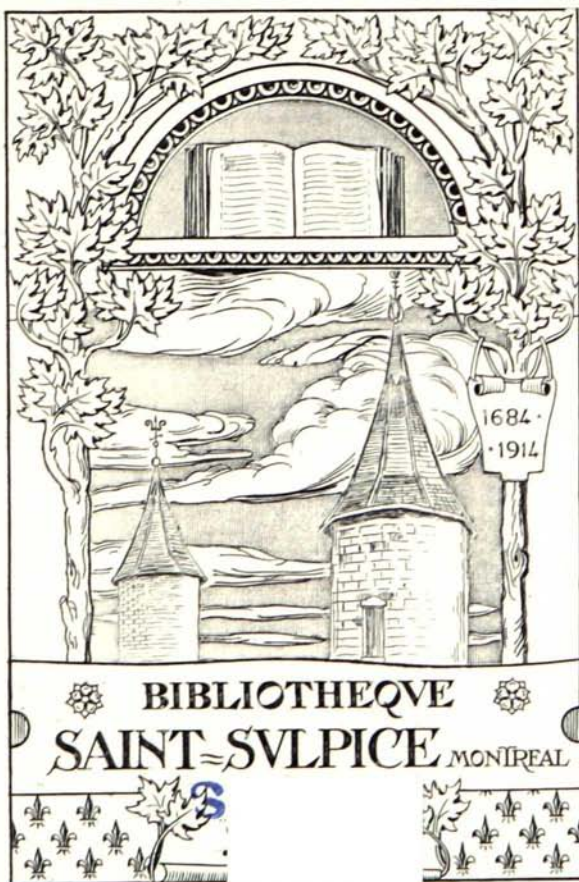


940.548171

D8664p

1941



Marcel Dugas

---

# POTS DE FER

---

Édition du "Chien d'Or"

Québec

1941

Marcel Dugas

---

# POTS DE FER



BIBLIOTHÈQUE  
•  
SAINT-SULPICE

Édition du "Chien d'Or"

Québec

1941

15/3/43

BALLOTTONE  
SAINT-SURFACE

B. Q. R.  
NO. 7489

~~D  
811.5  
D795~~

940.548171  
DB664 p  
1941

MARCEL DUGAS



POTS DE FER



## AVANT-PROPOS

---

*Tenterais-je une explication du choix de ce titre ? Ce titre en vaut un autre. S'il présente quelque chose de trop allusif, je me refuse à écrire une préface pour l'expliquer. Comprenez qui voudra.*

*Je puis, cependant, dire que l'on plante dans les pots de fer des cactus, du lierre, du réséda, d'humbles fleurs.*

*Et puis...*



*Étoile d'ombre flagellée,  
Orbe, non de la France seule, mais symbole pâli de mon âme  
en ses désirs les plus chéris...*

—Walt Whitman—



# GUERRE

---

---

A mes amis de France





# Allocution

---

*prononcée à "Radio-Canada",  
le 26 juillet, 1940.*

---

Mesdames, Messieurs,

**N**OUS attendions le miracle; il ne vint pas. Durant cette tragique semaine de juin où le sort décidait du destin de la France, avec une âpreté d'âme et d'esprit sans pareille, nous refusions à la réalité de parfaire son oeuvre mauvaise. Plus nous sentions chanceler notre espoir, plus nous espérions quand même, nous voulions espérer malgré tout. Chaque heure ramassée sur elle-même conservait une lumière, chaque minute se convertissait en une brûlante supplication au ciel. Nous retardions la fatalité de l'événement en le repoussant de toutes nos forces:

Si la surprise, la ruse, la soudaineté de l'invasion allaient avoir raison, hélas... le coeur et l'esprit se liguèrent contre un hasard aussi redoutable, aussi haï à l'avance. La France serait vaincue peut-être sur le champ de bataille, mais elle ne le serait pas dans nos âmes. Nous avons su la préserver de cette dépossession. Elle nous garde encore. L'heure sonna cependant, où nous apprîmes avec douleur qu'elle était abattue. Et nous avons pleuré sur elle; nous lui avons donné les larmes les plus pures et les plus intarissables.

C'est alors que, après l'exode des Belges et des Français, commence celui des Britanniques. Il y en a sur tous les points de la France. Beaucoup parmi eux ne se connaissent pas, partent des endroits les plus éloignés pour former troupe. Ils prolifèrent chaque jour et chaque nuit. Fugitifs traqués, n'ayant pu sauver que ce qu'ils ont avec eux : de simples valises renfermant des

---

ALLOCUTION

---

vêtements et quelques livres. Ils se dirigent vers Bordeaux où des navires appareillent pour l'Anøleterre. Ces vivants fièvreux et angoissés ne reviennent pas des Iles de la Sonde, de ce voyage qu'un poète immortel chanta... Ils ne voient pas monter dans leur rêve, comme des étoiles d'or, Java, Sumatra, Bornéo... Ils arrivent plutôt des îles de la nuit où s'est accompli un sanglant sacrifice. Leurs figures sont pâlies de souffrance et de fatigue. On dirait des fantômes assiégeant des villes, des hommes arrachés de leur lit et qui courent à travers les rues, mal vêtus, couverts de poussière, cherchant à manger et à boire. Ils sont là, des centaines s'ajoutant à ceux d'hier. Savent-ils vraiment où ils vont ? Ils regardent en arrière, tâchant, semble-t-il, d'entrevoir des maisons écroulées et, sur le champ de carnage, des corps déjà dévorés par la mort, des yeux qui se ferment. Ces fugitifs se ressemblent tous, et ils ont dit adieu "à ce

qu'ils ne verront pas deux fois", et ils sont las d'un désespoir très grand. Ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent.

Sur des bancs, sur l'herbe, ils gisent effondrés, contemplant un horizon chargé de menaces. Ils n'ont jamais donné des signes d'une telle incertitude; ils n'ont jamais connu une angoisse aussi profonde. Ils errent partout, dans les gares et les jardins, sur les places publiques. Et la nuit, ils dorment sur la pelouse des parcs. Ils s'éveillent avant l'aube, chassés par la pluie, l'orage, le chagrin. Puis, ils recommencent de se mettre en marche, piétinant des heures devant les consulats, attendant le billet du départ. Ils passent d'une ville à l'autre, sans savoir pourquoi et ne devant pas le savoir, espérant le bateau qui leur est destiné et dont l'heure de lever l'ancre n'est pas encore annoncée... Ils parviennent enfin au terme de leur course affolante. Les voici à Saint-Jean-de-Luz, à la tombée de la nuit.

---

ALLOCUTION

---

Quelqu'un gémit: — « C'est toi, Luz, je te reconnais dans l'ombre. Adieu, chère ville que j'ai tant aimée. Je ne te reverrai plus. »

Ils montent dans la vedette, et le ciel, qui se fait de plus en plus menaçant, laisse tomber des cataractes de pluie. Ils sont fouettés au visage par le vent de la nuit. Ruisselants, trempés d'eau, ils pénètrent dans le bateau, qui va les amener loin d'une terre devenue pour eux inhabitable et où vont s'organiser les camps de concentration, les chambres de tortures. Ils fuient l'esclavage, la prison, la honte.

Londres accueille ces malheureux et leur ouvre sa large et cordiale hospitalité. Demain, plusieurs d'entre eux vont s'acheminer vers une autre France, celle qui combat, elle aussi, depuis des siècles, pour garder sa langue et sa foi.

Mesdames, Messieurs, la défaite de la France est aussi mystérieuse que l'ont été ses victoi-

res. J'entends bien les explications que l'on en donne: tout un concert de blâmes et d'outrages de la part de ceux qui n'étaient pas à la pointe du combat et qui jugent sur des apparences, se hérissent de déductions hasardeuses, s'éjouissent au sein de calomnies dont ils seraient bien empêchés de fournir un commencement de preuve véritable; une levée de boucliers, une rumeur grandissante d'hypothèses si arbitraires, si fallacieuses qu'elles créent, chez ceux qui connaissent la France et l'aiment encore, un sourire de pitié et de mépris. La France, même si elle se trompe, ne se laisse pas si facilement réduire en formules de pamphlétaire, assertions de cagographie, pirouettes de trublion. Elle est claire et mystérieuse à la fois.

Bien audacieux serait celui qui tenterait, avec des données approximatives, d'établir un jugement prétendant englober la vérité totale. La France échappe aux analyses prématurées

---

ALLOCUTION

---

comme aux condamnations sans retour. Son génie flotte dans l'azur et sur les eaux. C'est l'elfe insaisissable. Maîtresse, d'ailleurs, des idées, ce royaume ne saurait lui être ravi, malgré les succès momentanés de la force et de la matière. Et si dans le passé, comme aujourd'hui, elle connut des abaissements, elle sut également vaincre la fortune contraire. Et vous n'oubliez pas non plus cette étonnante version que l'histoire confirme : puissance assimilatrice par excellence, elle peut jouer à ses vainqueurs temporaires le coup suprême qui serait la suprême revanche : celui de les absorber dans son sein. On peut tout attendre d'elle, sauf l'anéantissement. Elle est la patrie des extrêmes et des surprises. Descendue très bas, elle est capable des plus surprenantes transformations.

Il n'est point banal ici de dire que, semblable à l'oiseau antique, elle renaît de ses cendres. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que l'on as-

siste à ses funérailles si vainement souhaitées. Cette grande personne, morale et physique, se refait déjà, secrètement, une naissance. Personne n'ignore, en outre, que ce qui reste encore, à travers le monde, d'hommes libres s'est penché sur son agonie, et c'était pour désirer qu'elle revive, reprenne son rôle parmi les nations de la terre, et déjà, à travers les flammes de son holocauste, nous la savons travaillée par tous les possibles, aiguillée vers la renaissance. C'est qu'elle renferme en elle des réserves de salut. Nous devons le croire, parce que cela est plus vrai que toutes les critiques que nous serions enclins à lui adresser. Cela est vrai, parce que sa longue histoire le prouve. En la reparcourant, nous prenons une vision précise et vaste à la fois de l'authenticité de ses relèvements.

Que de fois, pendant que nous vivions cette tragédie, sur ce long parcours de Saint-Affrique à Londres, à travers ces villes et villages que

---

ALLOCUTION

---

nous traversions, emportant dans nos regards l'image de ce qu'elle est, nous nous sommes surpris à murmurer à Dieu une prière. Celle-ci, à peu de chose près. Permettez que je tâche de me la rappeler :

« Seigneur, les loups-cerviers règnent sur l'Europe, et notre France n'a plus une pierre pour reposer sa tête. Seigneur, prends pitié de sa grande misère. Je te parle d'elle parce que je l'aimais hier quand son front était orné des parures de l'intelligence et de la grâce. Combien je l'aime encore plus aujourd'hui, la sachant écrasée. Notre France trahie par elle-même, par son idéal de générosité humaine, semble abandonnée de toi. Bientôt, ceux qui l'aimaient faiblement n'auront plus que des approbations pour les triomphes de la violence et du mensonge. Ils brûleront de l'encens aux pieds des triomphateurs; ils salueront les barbares qui souillent le sol d'une nation qui fut si généreuse. Mais, moi, Seigneur, je regarderai à travers

---

*POTS DE FER*

---

l'espace cette morte que je crois encore vivante, je la nommerai dans mon oraison de chaque jour, jusqu'à ce qu'elle renaisse et hausse sa tête dans la lumière, au dessus de ses plaines de blé et de froment. Seigneur, il ne se peut pas que tu n'exauces ce voeu ardent. »

INOCENT

## Ce que j'ai pu voir

*Regards sur la route.*

**J'**ASSISTAIS à l'office religieux du soir, à Saint-Affrique, quand un télégramme du ministre du Canada en France arriva à mon hôtel. J'étais encore sous le coup de l'émotion très vive qui s'était emparée de moi, en voyant les habitants de cette ville supplier Dieu de sauver la France, lorsque je lus ce télégramme, le 20 juin, me priant de venir au consulat anglais de Bordeaux, d'où un navire devait me transporter en Angleterre.

Je souligne que la ferveur des Français, leur foi en Dieu, s'est manifestée de mille manières durant ces jours tragiques. Je ne crois pas qu'il soit inutile d'insister sur ce point-là, parce que, dans certains milieux, ignorants des choses de France et qui ne vivent que sur des préjugés

misérables, on se plaît à dauber sur le scepticisme des Français, que l'on ose même affirmer que Dieu a puni la France de son impiété. Je m'élève contre cette calomnie qui est, en plus, une grande injustice vis-à-vis de ce peuple accablé qui connaît la douleur et les amertumes de la défaite. J'ai vu des foules d'hommes agenouillés à l'église ou faisant des processions à travers les villes pour demander les secours du ciel. Partout, en France, les manifestations de foi et de piété se sont multipliées sous mes yeux. À Rodez, à Albi, à Bordeaux, j'ai pris conscience de la foi qui animait le peuple français, de son ardent désir de se concilier les faveurs du ciel pour vaincre un autre peuple où fleurit dans la doctrine de l'état, dans la vie de chaque citoyen, un paganisme effréné.

Il m'était impossible de rejoindre immédiatement le ministre canadien à Bordeaux. Il fallut attendre pour me mettre en route. Muni

de deux valises à main et d'un sac, je pris donc l'autobus, le lendemain à midi, qui partait de Saint-Affrique pour Toulouse, où j'arrivai à six heures du soir. Je me précipitai à la gare pour connaître l'heure du train qui allait à Bordeaux. Il n'y avait qu'un départ, et c'était à trois heures et quart du matin. J'errai dans la ville, cherchai vainement une chambre.

Toulouse semblait une ville assiégée par des soldats. Elle en débordait. Mêlés aux civils, on eut dit un flot humain qui s'écoulait sur les boulevards, montant et descendant les rues. Il y en avait partout, à la gare, dans les jardins, aux abords des hôtels. On se demandait pourquoi il y en avait autant; on se demandait pourquoi ils étaient là. Couverts de poussière, décharnés, brûlés par le soleil, ils semblaient désarmés, allant à la recherche de quelque chose qui leur échappait. Plus précisément, ils donnaient l'impression d'être livrés à eux-mêmes, aux hasards

de la rue, privés de chefs : troupes hagardes, atterrées, dont les maîtres avaient perdu le contrôle. À la nuit tombée, on les apercevait étendus par terre, sur la terrasse des cafés et des hôtels, dormant à côté de femmes et d'enfants qui n'avaient pu trouver de gîte pour la nuit.

La ville présentait l'aspect du désordre, du chaos. Sur tout cela, planait un demi-silence troublé à peine par des réflexions timides, des appréciations, des critiques qui gardaient une sorte de pudeur à se traduire.

Un homme de trente ans m'aborde et me dit : « Monsieur, êtes-vous polonais ? » Je réponds que non. Il brandit un journal et s'écrie : « Monsieur, retenez bien ce que je vais vous dire. J'ose me présenter comme un prophète. Avant deux mois, l'Amérique déclarera la guerre à l'Allemagne, et c'est elle qui sauvera l'Europe. La Russie également se tournera contre l'Allemagne qui sera vaincue en janvier. » « Je veux

bien vous croire », répliquai-je, et saluant ce monsieur, je continuai ma promenade à travers la ville.

On ne pouvait manquer de se montrer surpris du silence qui pesait sur elle. Des ombres et des ombres se croisaient. À peine saisissait-on un mot se détachant de ces groupes d'hommes qui glissaient dans la nuit. Ce silence était parent de celui qui s'établit dans une chambre mortuaire, ce silence oppressait le cerveau et le cœur. On eut désiré un cri poussé, un sanglot décelant une présence plus humaine. Mais toujours cet indescriptible silence. Ces Français vaincus s'enfermaient dans un mutisme qui ne se démentait pas un seul instant. C'était quelque chose de très particulier et de très impressionnant. C'est alors que me revint à l'esprit le mot de cette femme belge qui me dit, le 20 mai, à Paris, le soir où je pris le train : « Monsieur, c'est effrayant. J'en suis convaincue, Hitler va gagner la guerre. » Je me rappelle que

j'avais accueilli alors cette prédiction avec beaucoup de scepticisme. Elle repassait maintenant dans ma mémoire pour faire honte à mon manque de crédulité. Je constatais que cette Belge avait eu le pressentiment du désastre dans lequel la France était plongée.

L'hôtel, où je me présentai dans l'espoir d'avoir une chambre, était remplie d'occupants. Je m'adressai à trois autres hôtels qui ne pouvaient plus recevoir personne. Revenu à celui qui se trouvait près de la gare, je m'étendis par terre, dans le hall, avec d'autres personnes qui avaient accepté comme moi cette hospitalité de fortune.

À deux heures, je m'éveillai et ne voulus plus fermer l'oeil de peur de manquer le train. À trois heures, j'étais à la gare, croyant trouver facilement une place, mais les compartiments étaient déjà bondés de civils et de soldats. Je commençais d'être malade; mon pied droit enflait. Un boy-scout m'offrit ses services et déposa mes deux valises dans un filet qui était li-

---

CE QUE J'AI PU VOIR

---

bre. Mais je dus demeurer dans le couloir, toutes les places étant déjà prises. De trois heures à huit heures et demie, je restai debout. Un bruit de conversations s'échappant du compartiment qui était en face de moi attira mon attention. Un officier français disait : « On en a assez, je souhaite que la paix soit signée demain ! » Un autre soldat gémissait : « Nous manquions de munitions. Seule, la R. A. F. a fait un grand effort. » Celui-ci : « Nous étions fort mal nourris. Toujours du boeuf et sans pommes de terre. » D'autres : « Nous avons beaucoup travaillé, nous avons fait notre devoir. Mes compagnons sont comme moi indemnes de tout reproche. Nous nous sommes battus avec une énergie qui n'a pas faibli un seul instant. » Celui-là : « Les boches étaient puissamment armés, les munitions nous ont fait défaut. » À quelqu'un qui condamnait les gouvernements qui se sont succédés au pouvoir depuis vingt ans, un

soldat répliquait : « Moi, je préfère n'accuser personne, je n'accuse que le destin qui était contre nous. »

Un officier, parmi ce groupe de soldats, qui était hâve, dépenaillé, indiquait de son doigt sale un cimetière devant lequel le train s'était soudainement arrêté. « Là réside la véritable égalité. Nulle part ailleurs on ne peut la trouver. » Un autre qui avait perdu son képi : « J'arriverai demain soir chez mes parents et je me coucherai durant deux jours, car depuis des semaines je n'ai pas dormi. » Ayant causé avec lui, lui ayant dit que j'étais canadien, il reprit : « Nous admirons le Canada, nous savons tout ce qu'il fait pour la France. Les Canadiens sont de véritables frères. »

Dans un pareil moment, les oppositions d'idées continuaient de s'affronter. S'il en avait été autrement, nous n'aurions plus eu la sensation d'être encore en France. Nous y sommes,

et l'ardeur combative d'hier, le goût des distinctions, des nuances, s'affirment avec autant de persistance, et comme si rien ne s'était passé, n'était survenu, changeant la face des choses, bouleversant la vie sociale, politique et physique du pays.

Je tends à nouveau l'oreille et je perçois ces mots : « Si nous avions eu un gouvernement autoritaire, nous ne connaîtrions pas aujourd'hui la défaite. » La réplique ne se fait pas attendre. La voici : « Dis-donc, toi, tu parles comme si nous n'avions jamais été en monarchie et n'avions jamais connu l'Empire. Parle-nous donc de Louis XIV et de Napoléon. Ils ont été victorieux, soit, mais leurs défaites sont également de l'histoire. La troisième République remporta la victoire de 1914-1918 et conquit de belles colonies. Tu sembles l'oublier. Tu ferais mieux de nous ficher la paix avec les régimes. Ils se valent tous : ni bons, ni mauvais. Tous bons,

tous mauvais. » La discussion continue et se termine sur un mot d'esprit.

Le train qui devait arriver à Bordeaux, le matin, à 7.30 heures, ne s'y arrêta qu'à trois dans l'après-midi. A la onzième heure de cette nuit-là, les Allemands avaient bombardé un quartier de Bordeaux. Je vis, de l'autobus qui me conduisit au consulat d'Angleterre, des maisons écroulées, des pans de mur qui ne tenaient plus, bref, un spectacle qui me donna le frisson. Au consulat d'Angleterre où je demande à voir M. Vanier, on me dit que ce consulat va fermer ses portes. Avec beaucoup de difficultés, je finis par apprendre le nom de l'hôtel où était descendu le ministre du Canada. J'arrive à cet hôtel. Le ministre me reçoit immédiatement, me fait conduire à Margaux d'où, le lendemain, je partirai pour Biarritz. Madame Boivin, au service de la légation de Paris, me prépare un repas à la fin duquel je vois, surgissant dans la porte du

---

*CE QUE J'AI PU VOIR*

---

logis où nous sommes, M. Duchastel de Mont-rouge, qui m'enjoint de revenir à Bordeaux, afin de prendre à minuit un train allant à Bayonne. La gare de Bordeaux est à ce moment silencieuse, presque déserte. Quelques soldats, cependant, se croisent et se disent quelques mots à voix basse. À la buvette aussi, on voit des attardés en train de boire de la bière. J'ai peine à vaincre ma lassitude qui est grande. Les rares personnes qui circulent encore n'enlèvent pas aussi cette impression de solitude amère qui m'étreint à la gorge. Autour de moi, une sorte de démission de l'activité ordinaire, des sifflements qui retombent dans un silence presque funèbre. Je tâche de refréner dans mon coeur déchiré le regret de ce que je quitte, et j'adresse mentalement un adieu à ce que j'ai aimé et ne reverrai plus.

Soudain, quelqu'un s'approche de moi et dépose une valise près de la porte d'entrée de la

gare. Je ne suis plus tout à fait seul. Je sens qu'un parent, un ami, un frère, un homme de ma race est venu par miracle. Je romps le premier le silence et j'apprends que ce voyageur inattendu est, non seulement sujet britannique, mais également anglais, et qu'il a vécu vingt-deux ans à Paris. A nous deux, nous trouvons la voie où le train doit venir se placer. Je fais connaissance avec une Anglaise de Paris, un Italien, sujet britannique, qui arrive de Jérusalem. Nous formons déjà un petit groupe de quatre personnes qui ne se sépareront qu'à Plymouth. Nous piétinons sur place jusqu'à quatre heures du matin. Le départ a lieu à cette heure-là : il faut nous conformer au retard des trains, à de longues attentes auxquelles nous n'étions guère habitués. Nous prêtons l'oreille à une discussion sur la bourgeoisie française. Quelqu'un la défend des accusations qu'en France même on porte contre elle et que nous réen-

tendrons dans la suite, à Londres et sur le bateau. Elle est très bien réhabilitée. En vain cherche-t-on à l'accabler. La bourgeoisie française n'est ni meilleure, ni pire que les autres bourgeoisies de la terre. Sauf exceptions, et qui n'existent que chez certains privilégiés, elle est trop pauvre en général pour mériter le blâme qu'on lui dispense si généreusement. Elle est trop pauvre pour se livrer à de folles dépenses, vivre, selon une expression galvaudée, sa vie. Elle a des défauts dont ne sont pas exemptes les autres classes qui composent la nation, mais elle travaille, économise, calcule, doit régler son existence d'après des lois sévères. Que de faux griefs jetés sur ses pas ! C'est lui rendre justice que d'affirmer qu'elle est, la plupart du temps, sobre, travailleuse, conservant un ensemble de traditions qui font de la France une nation courageuse et digne de respect. Elle peut, cependant, être trahie par le destin.

L'Allemagne de 1914 exerça un prestige réel sur l'Europe. Cette Allemagne avait une bourgeoisie puissante. L'armée était en grande partie formée par cette dernière, et elle était regardée par l'Europe comme très difficile à vaincre. Elle éprouva, tous s'en souviennent, de cruelles déconvenues et, enfin, la défaite. On peut dire la même chose de la bourgeoisie française et de l'armée. Cette fois-ci, la Fortune changea de camp. Il semble oiseux de dresser contre elle des reproches qui pourraient aussi bien se tourner contre d'autres bourgeoisies. Le destin a ses caprices. Telle nation, qui, jadis, étonnait l'univers par sa valeur guerrière et ses succès, se voit, aujourd'hui, frustrée de sa splendeur et des avantages qui y étaient attachés. Pourquoi ? Très souvent, à cause de raisons que les hommes, qui veulent juger vite, ne font pas effort pour discerner, et qui tiennent à des machinations secrètes du destin, ou à des desseins encore

plus impénétrables de la Providence. On n'a pas tout dit en passant condamnation absolue sur elle; on n'a exprimé que la moitié de la vérité, en prétendant qu'elle ne fut vaincue que par une force plus formidable que celle qu'elle avait à opposer à l'adversaire. « La chance a des yeux aveugles », a dit je ne sais plus quel écrivain. Je n'appuie pas davantage; ces réflexions me viennent. Je les inscris ici parce qu'elles me paraissent contenir beaucoup de vérité.

Nous avons donc pris le train à Bordeaux, à quatre heures du matin, et sommes arrivés à Bayonne à dix heures. Nous restons quelques instants à la gare, puis nous traversons la ville et nous nous rendons aux douanes. Là, les valises sont examinées; on vise les passeports. Il est midi. Nous avons faim et cherchons un restaurant. Beaucoup ont fermé leurs portes et ceux qui recevaient encore des clients sont pleins. On fait même queue à la porte. Ceux qui font

partie de mon groupe se décident à acheter du pain, des sardines, du beurre et du fromage. Et puis, ensemble, ils vont demander une tasse de café au bistrot qu'ils rencontrent en chemin. Là, assis autour d'une table, ils commencent à trancher le pain, à le beurrer. On ouvre les boîtes de sardines; le café bu semble du nectar. Après quoi, on se précipite vers le quai où un navire hollandais s'apprête à accueillir ceux qui veulent fuir en Angleterre. Nous attendons, de deux heures jusqu'à sept heures, sous un soleil de plomb, que notre tour arrive de pénétrer dans le bateau. Vain espoir! Nous ne partirons pas ce soir; on nous avertit qu'il n'y a plus de places à bord et que ce sera pour demain. Nous retournons à la ville. Cette fois, nous trouvons un restaurant où nous pouvons prendre quelque nourriture.

La question du coucher commence à devenir pour nous un problème que, de bon ou de mau-

vais gré, nous devons essayer de résoudre. Les hôtels refusent du monde ; les hôtels sont au complet. Quelqu'un propose d'aller vers les douanes et d'y établir domicile pour la nuit, mais cette proposition ne rencontre pas le suffrage unanime. Nous marchons à travers Bayonne. Arrivés devant le jardin public, nous décidons de franchir la grille et de rester là pendant la nuit. On se couche sur des bancs, on dort sur l'herbe. En tout autre temps, on nous aurait forcés de sortir du jardin, mais la police est devenue bonne fille. Les agents, qui ne sont pourtant pas aveugles et qui nous ont vus dresser avec des cannes, sur lesquelles flottent nos manteaux de caoutchouc, une sorte d'abri, les agents se croisent et disent de façon à être entendus de nous : « Rien à signaler. » Nous dormons sous la protection spéciale de la police. Mais, soudain, un orage effroyable s'abat sur ce jardin et nous force à chercher refuge sous les arcades

de la rue principale de cette ville. Nous fuyons avec nos manteaux et bagages. Sur des sacs de sable, nous nous étendons et, recrus, nous entrons dans un sommeil épais, traversé des plus mauvais rêves. Vers six heures, mes trois amis de fuite veulent se promener et me laissent seul en promettant de venir me chercher bientôt.

Je m'endors de nouveau et, à sept heures et demie, ils reviennent pour m'avertir qu'il est urgent de nous rendre au consulat, afin d'y recevoir le billet du départ, sans lequel nous resterions en France. N'ayant pas mangé, nous nous dirigeons vers la maison du consul.

Midi ! Déjeûnerons-nous ? Nous osons à peine nous poser cette question. Et nous avons beau chercher, il n'y a pas de restaurant qui consente à nous recevoir. Force nous est de manger à nouveau du pain, du fromage et des sardines. Il y a des signes de disette qui deviennent évidents. Chez Potin, une longue file

de femmes de ménage qui achètent, les unes, des fruits et du chocolat, les autres, du beurre, etc. Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls à manger sur le pouce. Dans les autos qui arrivent par toutes les routes et qui font arrêt, on aperçoit des familles qui dévorent du saucisson, des croissants, des pommes, des oranges. C'est le repas au grand air, un repas de fin d'un monde.

L'espoir de partir nous ramène au quai, mais nous apprenons que ce ne sera pas encore pour aujourd'hui. Et nous recouchons à la belle étoile. La nuit est moins lourde; elle se passe sans orage.

Le lendemain, à 6 heures du soir, nous disons adieu à Bayonne, un train nous conduit à Saint-Jean-de-Luz où nous descendons à minuit. Et c'est le commencement du départ pour l'Angleterre. Sous une pluie battante, la vedette nous transporte vers *L'Eteric*, navire australien ancré loin du quai. C'est le dernier bateau qui

se rend en Angleterre. Nous trouvons, le lendemain sur le pont, nos valises, qui ont reçu la pluie et qui sont pour la plupart "abîmées", et d'où sortent pantalons, chemises, cravates et faux cols.

La traversée dure cinq jours. Nous faisons la cuisine, mettons la table, balayons, lavons la vaisselle. Le soir, quand la nuit est tombée, l'état-major polonais qui est avec nous chante sur le pont et récite des prières. C'est très émouvant. Il y a bien, si j'ai bonne mémoire, trois mille personnes sur ce navire australien. Nous sommes protégés par deux destroyers jusqu'à Plymouth. Une nuit en chemin de fer et nous descendons à Londres.

Ici plus de chaos, une ville ordonnée, remplie d'une activité intense, une ville qui a l'air de ramasser toutes ses forces pour le combat suprême. Elle organise sa défense, donne l'impression que ses chefs sont résolus à faire payer

---

*CE QUE J'AI PU VOIR*

---

cher à l'ennemi ses tentatives de destruction. Le commerce, l'industrie, les autres activités humaines, qui caractérisent le mouvement des grandes villes, ne se ralentissent pas. On a la sensation d'être hors de danger, dans une cité qui dépense son génie à se prémunir contre l'irruption des barbares.

Londres mesure la gravité des heures que nous sommes obligés de vivre, les menaces qui sont suspendues sur elle et ses habitants, et paraît prête à y parer victorieusement. Londres semble maîtresse d'elle-même et de son destin.



# JEUX et RIS

Avant-Guerre

*Pour Isaïe NANTAIS.*





## Lettre à André Thérive

---

~ Lue à une soirée donnée en l'honneur de M. A. Thérive, chez Madame G. Boucher-Normandin (\*), le 12 avril 1928. Marcel Dugas feignit de communiquer au brillant auditoire, accouru pour fêter le critique du *Temps*, la lettre d'un Huron vivant sur les bords du Mississipi. ~

Monsieur,

**J**E serai la voix discordante au milieu de ce concert d'éloges qui, ce soir, vous sont décernés. Ce faisant, je ne désespère pas d'atteindre à la plus vive originalité, et si les moeurs actuelles ne permettent pas une telle franchise, du moins les siècles à venir me sauront gré, je l'espère, de ne pas sacrifier aux préjugés de cour. En plus, la qualité de sauvage dont je suis fier m'y autorise.

Monsieur, depuis que vous êtes entré dans

---

(\*) Plusieurs savent que Mme G. Boucher-Normandin a tenu pendant vingt ans, à Paris, un salon où elle régnait par sa grâce et sa beauté.

la littérature française, l'humanité est bien malheureuse. Avant vous, c'était encore la liberté, la fantaisie, le débraillé, les excès de l'imagination et les violences du sentiment.

Vous avez chassé tout cela pour y substituer une raison maîtresse d'elle-même, tout au plus une licence, oserais-je dire, qui se surveille. Certes, il y a quelque chose de changé, et si je cherche les créateurs de ce climat, inconnu jusqu'alors, c'est vous que je vois en premier lieu, dominant de votre tête altière le bataillon sacré.

Par vos exclusions, votre ardeur combative, vous crevez les regards les plus inattentifs, les plus indifférents : c'est vous qui menez au bâton ceux qui s'attardent encore à la littérature d'hier. Vous avez écrit tout un livre pour les fouailler. Votre "Retour d'Amazan" est un pamphlet virulent contre des sensibilités et des formes littéraires que vous réprouvez. A part Racine et Colette — ce chéri du jansénisme et

cette Phèdre de music-hall et autres lieux — à qui vous avez tressé une louange bien romantique, il n'y a personne qui trouve grâce devant vous. On dirait Spartacus abattant avec une plume courroucée les plus belles fleurs du jardin français. Vous mettez à ce jeu je ne sais quel raffinement — le même qui, jadis, devait soulever d'aise les premiers iconoclastes, et vous contemplez avec des yeux ravis votre éblouissant carnage.

Après avoir saccagé, dis-je, le jardin des lettres françaises, c'est l'humanité cette fois que vous avez l'ambition orgueilleuse d'immoler à votre passion de détruire. Je subodore en vous un anarchiste secret qui, sous les voiles de la tradition, médite de faire sauter l'univers. Car, lorsque vous aurez étalé à nos yeux toutes les misères, les laideurs, les crimes du siècle, il faudra bien que nous en venions à une conclusion logique : mettre le feu aux quatre coins de notre

planète. Je vous sais trop lucide et trop pessimiste pour croire qu'il existe à vos yeux des panacées propres à guérir les hommes qui, depuis le péché originel, ont ajouté une multitude d'autres péchés à celui-là, tels que l'orgueil, l'adultère, la gourmandise, l'envie, la paresse, les fornications imprévues, sans parler des guerres et des assassinats en temps de paix.

Je suis choqué d'apprendre, par un sauvage de mes amis qui me laissa l'an dernier pour aller vivre dans votre capitale, que les gens vous accusent d'être un pédant ou un barbacole. Méprisables calomnies ! Parce que, dans des consultations grammaticales, vous avez entrepris de rendre au langage français sa clarté première, ces hommes de peu de poids vous considèrent sous un angle mesquin. Vous êtes, à coup sûr, autrement dangereux sur le plan de l'esprit, le meilleur et, parfois, le pire. C'est

là, que des rives où je termine une vieillesse désabusée, je veux lancer quelques fléchettes.

La Sacrée Congrégation de l'Index et des hommes bien pensants — on les rencontre souvent ensemble — attachent beaucoup trop d'importance à la littérature pornographique. Les pornographes, je vous l'assure, pêchent par défaut d'imagination et absence de documents humains. Si la curiosité les poussait jusqu'au pays où je respire, la savane à ciel ouvert les ferait mourir de surprise.

Il en est bien autrement des romans de M. André Thérive (nous y reviendrons dans un instant, après avoir tâché de démolir une légende usurpée). Certains publicistes catholiques ont découvert en M. Mauriac un esprit qu'ils disent inquiétant. Ils dénoncent ses héroïnes et jusqu'à ses héros les plus inoffensifs. Ils les voient tachés de luxure et d'une piété que le diable contrarie. Déjà, ils faisaient à M. de

Chateaubriand, que mon grand-père a vu sur les bords du Mississipi, une querelle semblable. Les gens bêtes forment peloton dans tous les siècles : quel idiot que le sempiternel M. de Pontmartin ! Mais, Monsieur, vous offrez des dangers beaucoup plus graves à des lecteurs qui ne sont pas intelligents, car nous vous apercevons derrière chacun de vos personnages, comme Satan qui se frotte les mains de plaisir. Nous vous entendons leur dire : « Tu souffres, créature maudite, née du péché originel, c'est bien fait ! Pleure, crie et meurs, voilà ton destin. »

On ne peut se défendre de vous trouver dur, implacable et mesurant, chichement, dans la cité terrestre, une place à l'espérance humaine. On sent bien que vous avez sondé la vanité de tout, et un chant amer s'échappe de vos lèvres. Vous semblez ne croire qu'à la raison, mais c'est pour l'employer à humilier le pauvre homme que nous sommes tous.

---

JEUX ET RIS

---

La nature, cette nature que moi, habitant des Amériques, j'adore et qui m'a si souvent consolé du spectacle que me donnaient les hommes, vous la bafouez dans ses arbres, ses montagnes et ses plaines. Rien d'un Châteaubriand qui voyait en elle un don divin et des raisons de glorifier son Créateur. Vous mettez en interdit l'oeuvre divine.

Plus que cela, au lieu de saluer en elle une charmeuse, peut-être perfide mais néanmoins à endormir la douleur des hommes, à les apaiser en les baignant de repos, vous êtes offusqué de son silence, du frémissement des feuilles, du murmure des sources, de la poésie de ses forêts. Ah! que vous faites de la peine à un Huron, Monsieur, en jetant l'insulte à la nature.

Quoique je vous aime bien, je ne vous inviterai pas à venir passer vos vacances sur les rives de mon beau fleuve. Vous seriez capable

de me gêter la joie que je puis éprouver à voir pousser un brin d'herbe, à respirer une rose, l'attendrissement, toujours possible et que j'avoue, à contempler le soleil se couchant derrière l'horizon. Vous me diriez, je le parie, du mal de la lune, parce que les romantiques l'ont promenée à travers leurs rêveries.

En vérité, en vérité, que sont les créations d'un Mauriac à côté de celles d'André Thérive? Une eau de violette, une tisane de pâle tilleul, des fleurs qui tremblent sous le souffle du diable.

Thérive ne s'attaque-t-il pas à la vie, à l'espoir, aux raisons fallacieuses que l'ordinaire des humains saisit pour s'aveugler sur son propre destin ? Il nous désespère et ne permet plus de pécher avec le sourire. Il est là, impitoyable, nous rappelant à la loi, à la justice d'un Dieu, sans doute encore plus cruel que lui.

Je sais bien que le procès des hommes est à

peine commencé et qu'il manque pour leur condamnation définitive quelques pièces à un dossier déjà chargé. Mais la nature, pourquoi, Monsieur, vous acharner contre elle ? Je me demande ce qu'elle a bien pu vous faire.

Vos robes noires, Monsieur, à l'école et au collège, nous ont toujours enseigné que les cieux, la terre glorifiaient le Seigneur. Ils nous ont lu le *Génie du christianisme*, et nous avons été pénétrés de l'enseignement qui en découle. Nous n'avons pas vos élégances négatrices, et, sous couleur d'esprit critique, nous n'abandonnons pas les annexions à la littérature de votre grand René.

Ah ! que sur ce point, moi qui partage, cependant, avec vous plusieurs de vos scepticismes, vous me rendez mélancolique. J'avais encore une source de consolations et voilà que vous y avez introduit je ne sais quel poison. Heureusement, je crois discerner en vous — serait-ce

parce que j'habite loin de l'Europe ? — quelques contradictions que je veux taire. Mais ce génie de la contradiction, n'est-ce pas le péché? Pécher, c'est être catholique. Je le dirai : ces contradictions que je crois découvrir, je les inventerais si cela était nécessaire, afin de rendre à mon âme un peu de paix, un peu de confiance, juste assez pour me tenir dans le vouloir vivre.

Je suis vieux, Monsieur, et tous les maux se sont abattus sur moi. Je rêve à ma race éteinte, et qui le fut par la barbarie des vôtres ; je parle de ceux qui, il y a trois siècles, ont apporté sur nos rives les lumières du christianisme et ce que vous avez appelé, romantiquement, les bienfaits de la civilisation.

Je rêve, Monsieur ! Que voulez-vous qu'un vieillard comme moi fasse de mieux ? Ma pensée, aidée par la lecture de vos oeuvres où domine l'idée de la mort, erre sur ces ossuaires qui renferment les cendres des hommes de ma

tribu, morts pour n'avoir pu supporter un état de choses que vous êtes venus créer chez nous, et dont, peu à peu, ils ont péri. Je rappelle à votre souvenir, vous qui n'ignorez rien, que l'eau de feu, dont vous vous énorgueillissez avec beaucoup d'impudeur dans vos gazettes et vos livres, fut la cause principale de la disparition des miens. Je suis — espérons-le — toujours en accord avec votre pensée profonde, dévoré de doute sur la qualité d'une civilisation qui causa tant de ruines et de morts. C'est à cause de vérités pareilles, énoncées par quelques uns, que la plupart des hommes, qui arrangent la vie des autres à l'image de la leur, ne manquent jamais de dire que c'est là mal penser.

Monsieur, Monsieur, je rêve à cet *Expatrié* dont vous nous avez donné une peinture d'âme si tourmentée et si pitoyable, à Gordon Pacha qui vous ressemble par l'esprit. Je mets à part — pour mon musée secret — ces religieuses

françaises que vous avez fait mourir en Orient avec une si visible cruauté, un plaisir d'écrivain si scandaleux ! et qui m'a comblé d'aise, car elles offrent plus d'un trait de parenté avec celles qui tuaient jadis les nôtres pour leur enseigner la douceur et la supériorité des moeurs occidentales (\*). Mais, surtout moi qui connais la tyrannie du relatif, mes yeux s'attachent à votre inoubliable Lydia, à cette pauvre momie qui, enveloppée de bandelettes sanglantes, descend le fleuve noir de la mort. Sa pureté et sa grandeur protestent contre les fragilités d'une terre qui, sans elle et ses pareilles, ne nous offrirait que la figure du néant.

Votre Lydia plane sur nous comme une idée qui ne verra pas son déclin : c'est une héroïne qui meurt mais dont le cri est immortel.

---

(\*) Un Huron a bien le droit, je pense, de commettre une erreur historique.

---

*JEUX ET RIS*

---

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous dire cela très mal, pardonnez à un pauvre Huron qui a délaissé un moment le calumet de paix pour se livrer à cette escarmouche, mais qui n'ignore pas que vous êtes l'un des plus brillants et des plus profonds de ces Visages Pâles qui honorent la littérature française d'aujourd'hui.

KONDIARONK

(pour copie conforme: Marcel Dugas)



IMPRIMERIE DE LA SEMAINE COMMERCIALE, 4, ST-JACQUES, QUÉBEC.

3108101248  
3108101248

## Du Même Auteur

LE THÉÂTRE À MONTRÉAL

PSYCHÉ AU CINÉMA

VERSIONS

FLACONS À LA MER

VERLAINE

LITTÉRATURE CANADIENNE

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

CORDES ANCIENNES

LOUIS FRÉCHETTE

NOCTURNES

(publié sous le pseudonyme de  
Sixte le Débonnaire, Paris)

Prix: 60 sous

**BNQ**



000 379 249